

ROGER de LEVAL

L'AUTRE RIVE



ÉDITIONS DE « LA VIE INTELLECTUELLE »
MDCCCXXIII



ML

M.L. A 380

A mon ami,

le poète R.L. Offit,

Hommage à l'auteur

Rive & lune.

L'AUTRE RIVE

La Gioia é Sempré l'Altra Riva.

*Il a été tiré de cet ouvrage
6 exemplaires numérotés de A à F
sur papier d'Arches
hors commerce*

*20 exemplaires numérotés de 1 à 20
sur papier d'Arches à la cuve*

*5 exemplaires sur papier Old Drury
numérotés de I à V, hors commerce*

*100 exemplaires sur papier anglais édition
hors commerce
numérotés de 21 à 120*

*100 exemplaires sur papier anglais édition
numérotés de 121 à 220*

—
Exemplaire n° 40

ROGER de LEVAL

L'AUTRE RIVE



ÉDITIONS DE
LA VIE INTELLECTUELLE
(ASSOCIATION SANS BUT LUCRATIF)
BRUXELLES

1923

DU MÊME AUTEUR

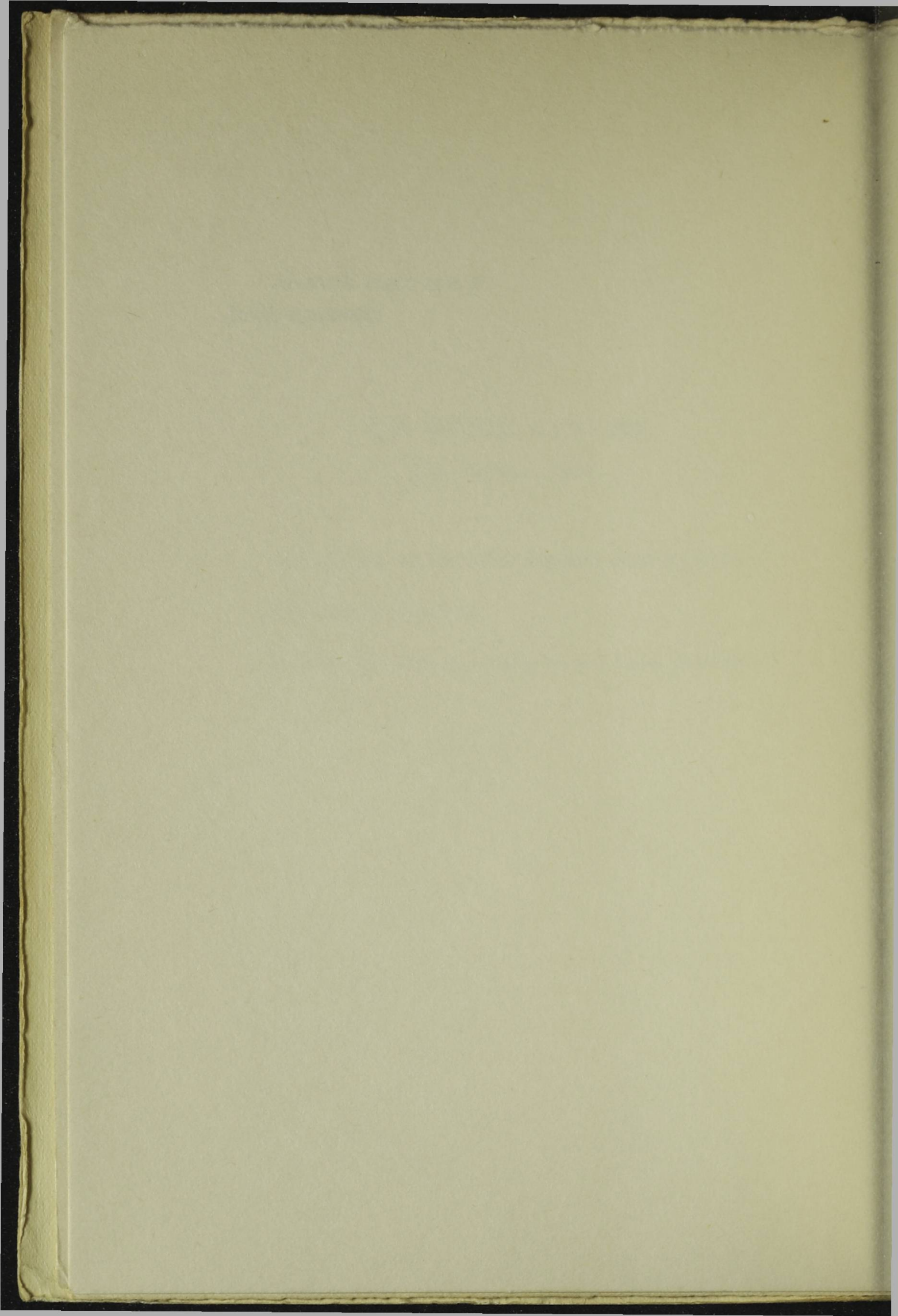
(EN PRÉPARATION)

Cinq Essais sur la Poésie anglaise contemporaine.

L'Habitude (Roman).

L'Usine (Drame) (en collaboration avec **PIERRE FONTAINE**).

*A mes chers Parents,
Hommage filial.*



L'AUTRE RIVE

La Gioia é sempré l'Altra Riva.

De l'autre côté de la mer,
Là-bas d'où s'écroulent les vagues,
C'est le rivage aux rochers verts
Que notre désir nous rend vague.

Halluciné par son espoir
Nous dépensons nos forces vives
A nous efforcer de le voir...
Le bonheur est sur l'autre rive.

Nous le regardons chaque soir,
Quand le crépuscule s'achève...
Mais la nuit, les rochers sont noirs
Et nous y fracassons nos rêves.

Nous croyons parfois aborder
De verdoyantes perspectives...
Hélas ! la couleur a changé...
Ami, partons pour l'autre rive.

9 juillet 1923

L'AVEUGLE

A Anto Carte.

Sa main est un œil qui regarde
A travers le bâton de bois
La forme des objets et garde
Le contour de ce que l'on voit.

Ses yeux ne sont que des paupières,
Tournés sans vue à l'horizon,
Se dirigeant vers la lumière
Par le vibrant appel des sons.

Son nez se tournant vers la plaine
Sent les couleurs dans les parfums.
Et dans le souffle d'une haleine
Il comprend l'âme de chacun.

16 février 1923.

III

LES VOIX

À ma Mère.

Que toutes les voix font de bruit,
Toutes les voix du voisinage,
Des voix d'étrangers au visage
Décoloré comme l'ennui.

Des voix qui parlent sans rien dire,
Qui nous empêchent de penser,
Et qu'il faut pourtant écouter,
Rien que pour rire de leur rire,

Ou pour pleurer de leurs sanglots;
Parce qu'ils sont du voisinage,
Et que les traits de leur visage
Font nos sourires ou nos maux.

18 novembre 1923.

IV

SPLEEN

Au Poète Pierre Fontaine.

Ma montre dit que l'heure passe
Et que l'éternité s'enfuit.
Et ma montre n'est jamais lasse

Je regarde tomber la pluie.

La pluie aussi tombe toujours,
Comme les minutes, hélas...
Et le ciel est gris tous les jours,
Et la lumière est toujours lasse.

Mes espoirs tombent peu à peu,
Comme la pluie et les minutes
Comme des vêtements de dieux
Que le temps présent me dispute.

Ma montre dit que l'heure passe...
Mon cœur, que l'espoir passe aussi...
Car aujourd'hui mon âme lasse
Reflète le spleen du ciel gris.

16 novembre 1923.

V

MOI

Je suis moi-même et non point vous,
Pourtant vous vivez comme moi,
Vous avez de grands désirs fous,
Et vous espérez... comme moi.

Et comme moi vous connaissez
La fadeur de chercher du neuf.
En tous points vous me ressemblez
Passants! vos rires et vos bluffs

En tout sont semblables aux miens;
Vos peines aussi... et vos rêves,
Et vos yeux tournés vers demain
Fuyant aujourd'hui qui s'achève.

Je puis dire aussi : je vous aime,
Et puis oublier peu à peu...
Cependant je suis tant moi-même,
Et je vous ressemble si peu.

8 octobre 1923.

VI

LES VIEUX

A Antoine Fobe.

Ils ont des airs cassés de jouets qu'on oublie.
Ils s'en vont soutenus d'une canne en bois brun,
Courbés sous le fardeau de longues homélies
Comme le passeur d'eau luttant contre l'embrun.

L'un rabote parfois encore une pensée,
L'autre va labourer d'agrestes souvenirs ;
Les vieux à l'air cassé rêvent de destinées
Où, vieillissant toujours, il ne faut point mourir.

Mortes à tout péché, les vieilles sont dévotes.
Elles vont à l'église en s'appuyant aux sons
Des cloches ; et leur voix comme une fausse note
Détonne dans le chant des jeunes carillons.

Les vieilles et les vieux, après le saint office,
Heurtant l'angle des murs des angles de leur corps,
Retournent dans leur chambre au couloir de l'hospice,
Les vieilles et les vieux qui rêvassent encor...

21 mars 1923.

VII

ATTENTE

À mon Père.

La longueur des heures d'attente
Dans les gares et par le froid !
On perd conscience du « moi »
Dans les longues heures d'attente.

Toujours, le train a du retard,
Qu'il soit de fer ou fait de gloire !
L'hiver est froid, la gare est noire,
Toujours le train a du retard.

On est parfois si las d'attendre
— Peut-être ne viendra-t-il pas —
Et, mélancolique, on s'en va...
On est parfois si las d'attendre.

Et l'on s'en va vers l'inconnu
Des existences monotones...
Et souffreteux que rien n'étonne,
On s'en va seul vers l'inconnu.

Le train est là. — La gare est vide.
La gloire est venue à la mort ;
Pourquoi pleurer ? Voilà le sort !
Le train est là ; la gare est vide.

12 novembre 1922.

VIII

SOUS TERRE

Au Poète Jean Teugels.

Je suis descendu dans la mine,
Dans la noirceur des longs couloirs.

Et j'ai vêtu mon front d'épines.

Et ma croix, c'était du bois noir.

Et j'ai recherché la lumière
Dans l'obscurité de la mine.

Je suis descendu dans la terre
Et j'ai marché sur des épines.

Puis je fus vomi de la terre
Par les ascenseurs de la mine.

J'arrachai mon bandeau d'épines.

Passant : dehors... c'est la lumière...

3 avril 1923.

IX

VIDE D'OPIUM

Calotte de néant surplombant l'atmosphère :
O vide désiré pour le bonheur parfait ;
O le bonheur du vide est un vide mystère,
Bonheur sans jouissance et désir sans attrait.

Bonheur du Nirvana, charme irrationnel.
Ne point sentir de joie est une jouissance
Déraisonnable comme un écho sans appel,
Une mort que n'a pas précédée la naissance.

L'attrait du vide blanc. Le bonheur du vertige
A travers la fumée étrange de l'opium.

La tige de la vie est une mince tige.

Moira, disent les Grecs. Et les Latins : *Fatum*.

1 février 1923.

BIBELOTS

Mes bibelots sont là, rangés sur mon bureau :
Un Bouddha sérieux, une vieille médaille,
Des livres, une boîte — Oh ! désordre des mots
Au hasard : Compartiments d'un train qui déraille.

Pensers jetés au vent comme des papillons
Qui sortent différents d'une larve identique...
Aspects divers et fous des mots que nous lançons
Fol accompagnement d'une folle musique...

Des traits unis, dessins qui parlent au cerveau,
Disant la même chose au fond : Le vieux mystère :
Mort, amour et travail ; hélas ! rien de nouveau.
Modèles différents d'une identique pierre.

4 février 1923.

XI

NEMESIS.

O la crainte indéfinissable
Qui nous poursuit dans le bonheur ..
C'est une avalanche de sable
Et c'est la peine dont on meurt.

Tristesse des jours sans nuage
Lorsque le ciel paraît trop pur
Et qu'on n'y voit plus une image
De son cœur palpitant et dur.

Ces jours-là glacent dans leur joie ;
Sans rappeler les jours vécus
Ils font en sorte que l'on croie
Hélas ! qu'on ne les vivra plus...

15 février 1923.

XII

TEMPS

Dans notre relativité
L'heure qui passe et qui nous frôle
Est notre voyageuse geôle
Dans l'immobile éternité.

Mouvement vers la vérité ;
L'étang se tendant vers le saule,
Et le pôle vers l'autre pôle,
Bougeant vers l'immobilité.

Nous désirons éviter l'heure,
Le temps qui passe et nous apeure
Pour l'éternel en y tendant.

Le mouvement n'est pas la vie ;
C'est le poison dans notre sang,
Et pourtant il nous fait envie...

7 février 1923.

XIII

LA LAMPE

A Georges Rency.

Devant le sanctuaire est une lampe rouge ;
On s'arrête parfois sur le balancement
De son ombre indécise et mystique qui bouge
Comme une étoile d'or au sein du firmament.

On regarde symbole une image nouvelle ;
Et toujours j'ai aimé, j'aimerai, j'aimerais.
Long recommencement d'une idée éternelle :
Une lampe qui brûle et ne s'éteint jamais.

Le vent fait osciller la clarté de la flamme,
Et la lumière en peine hésite et puis renaît,
Ainsi que l'espérance au tréfonds de notre âme :
Une lampe qui brûle et ne s'éteint jamais.

Le génie est jeté de grand homme en grand homme,
Mais toujours dans un siècle il flamboie et renaît,
Eclairant un peu plus cette nuit que nous sommes :
Une lampe qui brûle et ne s'éteint jamais.

Lampe du sanctuaire, accrochée à la vie,
Brûlant l'huile des dieux, éclairant le Banquet,
Tous les hommes ici, trop lointaine, t'envient...
Une lampe qui brûle et ne s'éteint jamais.

7 novembre 1922.

XIV

NUIT

Lorsque tout dort dans ta langueur,
O nuit, alors je me réveille
Et je regarde dans les cœurs
Jouer le rêve aux cent merveilles.

Les appétits emprisonnés
Pendant le jour par la vraie vie
A ta fantastique clarté,
Incontinent reprennent vie.

Alors lançant leurs bataillons
Sur quelque pensée endormie,
Forçant l'avant-poste Raison,
Ils font de soudaines sorties.

Quand ils ont capté le cerveau,
Quand ils ont pris la place forte,
Ils portent par les caniveaux
Les grands désirs de toute sorte :

Désirs d'argent, désirs d'amour,
Désirs de calme ou de tempête,
Désirs à la mode du jour
Ou à la mode désuète.

Lorsque tout dort dans ta langueur,
O nuit ! alors je me réveille,
Et je regarde dans les cœurs
Jouer le rêve aux cent merveilles.

4 juillet 1922.

L'ILE DES RÊVES

A. H. C. Carter.

Combien de rêves sont perdus
Que l'on se voudrait rappeler
Pour en pouvoir encore rêver
Lorsque le soir est revenu.

Ils sont partis loin du rivage,
Avec le jour qui s'avancait,
Mais le brouillard était épais
Et les cachait de ses nuages.

Partaient-ils portés par les flots,
Les rêves d'or des belles nuits,
— Tous les rêves évanouis —
Vers quelque continent nouveau?

Où sont les rêves de nos nuits?
Seraient-ils exilés et tristes?
Ou plutôt est-ce qu'ils persistent
En quelque lointain paradis?

Parfois ils ont pitié de nous
Et reviennent nous consoler...
O retour de l'éternité
Qui rend l'éphémère plus doux.

Seigneur, dans la mer des mystères,
Indiquez-nous l'île des rêves...
Et permettez au vent qui lève
De nous porter loin de la terre.

17 juin 1923

XVI

LITANIE

Oh le bruit ! oh le bruit de pas sur le trottoir,
Qui frappe ma fenêtre et mon âme du soir...

Oh le bruit du dehors qui vient heurter mon rêve,
Avec le grincement des ancrs que l'on lève.

Oh le bruit ! oh le bruit de tout ce qui n'est plus,
Des projets que l'on fit dans un cœur disparu.

Oh le bruit du passé qui n'a pas reçu l'être
Et que notre espérance et notre âme ont fait naître.

Oh le bruit des espoirs que l'on ensevelit,
Tandis qu'un autre espoir amène un autre bruit.

Oh le bruit ! oh le bruit des choses qui seront,
Qu'on conçoit dans le bruit des choses qui s'en vont.

Oh le bruit ! oh le bruit que l'on fait dans la rue,
Pour chasser les projets de rêves qui se muent.

Oh le bruit ! oh le bruit de tout ce qui n'est pas,
De tout ce qui n'est plus et de ce qui sera.

Oh le bruit de mon rêve et le bruit de mon âme,
Immense tourbillon de bruits qui s'amalgament.

22 juillet 1923.

XVII

SUD

Vers le sud, vers le sud et le bonheur de vivre...
Tendons la voile au vent comme on tend sa guitare,
Et qu'elle vibre aux sons des brises qui l'enivrent
Et qu'elle mène loin d'un très lointain départ.

Vers le sud où les cieux sont bleus comme un émail...
Partons vers le pays lointain des grands bonheurs ;
Suivons les flots du fleuve et la ligne des rails
Et poussons à jamais vers de neuves demeures.

Vers le sud, vers l'espoir qui renaît en espoir ;
Vers le sud de notre âme où des golfes profonds
Nous abritent des vents qui se lèvent le soir,
De l'ennui, des douleurs et des vagues de fond.

Vers le sud, vers la gare où tendent nos efforts,
Où les wagons rangés dorment avec amour.
Les wagons ont leur gare et les bateaux, leur port...
Pourquoi n'aurions-nous pas notre repos, un jour ?

14 octobre 1923.

XVIII

LE PINCEAU

A Iwan Gilkin.

J'ai pris mon pinceau pour écrire,
Je l'ai trempé dans l'encre noire,
J'ai pris mon pinceau pour lui dire
Qu'il me revienne dans sa gloire.

Je laisserai le pinceau tors
Et je ne peindrai plus jamais...
Car on m'a dit qu'il était mort,
Le Samourai que j'aimais.

17 juillet 1922.

XIX

L'HEURE DU THÉ

A R. C. Oppitz.

Dans les brumes d'hiver, auprès d'un feu de bûche,
J'attends impatiemment le quart d'heure du thé.

Dans le hall, une lampe et le bruit d'une ruche...
C'est le feu qui se joint à mon intimité.

L'heure est faite de vide avant le bruit du rêve.
De la tasse de thé s'exhale du bonheur.

L'hiver est froid dehors, et je rêve, et je rêve...
Je prolonge mon thé devant l'âtre qui meurt;

Un peu triste parfois, mais nos rêves intimes
Se vêtent de douleur pour nous faire du bien.

A mon appel, souvent, les souvenirs s'animent
Et je rêve toujours quand le feu s'est éteint...

30 janvier 1923.

XX

L'HORLOGE

L'horloge anonne,
monotone,
sa chanson.

Sans raison.

Du jour au soir,
Sur le vieux cadran noir,
Elle anonne ses espoirs...

Sans raison..

Sans raison.

4 juillet 1922.

XXI

LE BERGER

Au Poète Paul Avort.

Le berger dans sa houppelande
Devient le troupeau quelquefois,
Quand le vent souffle sur la lande
Et lui fait oublier son moi.

Et n'ayant plus la certitude
D'être lui-même ou bien changé,
Il cherche dans la multitude
Le regard connu du berger.

Nous sommes le troupeau nous-mêmes
Quand nous dirigeons nos penses...
Ils nous mènent par les poèmes,
Nous croyons être le berger...

15 juin 1923.

LA GLACE

Au-dessus du foyer est une vieille glace.
Son contour est miné par les vers et le temps.
Mais devant le foyer on s'arrête longtemps
A regarder tout seul le passé qui repasse.

Une enfant admirait de ses yeux étonnés
Sa face épanouie et rose reflétée...
Elle était neuve alors la glace biseautée,
Le soleil l'éclairait de ses rayons dorés,

Puis une jeune fille y regardait sa robe.
Le cadre de la glace avait des tons plus chauds.
La glace renvoyait des angles des biseaux
Des couleurs d'arc-en-ciel que les cristaux dérobent.

La grand'mère aujourd'hui s'y mire en clignotant...
Oh qu'elle est vieille aussi la glace de la chambre !
Elle se voile un peu des brumes de décembre
Que le feu ne vainc plus de ses rayons ardents.

25 août 1922.

DERNIERS JOURS D'ÉTÉ

Les matins sont tardifs et les soirs sont plus courts.
Les arbres fatigués d'une trop longue vie,
Sous le poids de leurs fruits fléchissent et se plient,
Les bois sont sans chansons et les cœurs sans amour.

La terre frissonnante émeut la mer mobile.
Le vent se refroidit au sein des arbres roux.
L'automne appesantit sa tristesse sur tout ;
Des étoiles en pleurs apparaissent et filent...

Et dans la forêt morte où séjourne la peur,
On voit comme un vieillard dans sa lente agonie,
S'acharnant à garder quelque semblant de vie,
L'été phtisique qui se meurt...

21 août 1922.

XXIV

MYSTÈRE

Le mystère arpente les rues
Et frôle, en passant, le malheur ;
Il fait revivre, mais il tue :
Enigmatique et morne peur.

Il frôle, en passant, le malheur ;
Une ombre, une cape flottante
Où le bonheur scintille et meurt,
Cauteleux comme un sycophante.

Une ombre, une cape flottante
Qui se glisse le long des murs,
Qui heurte du bord de sa mante
Ceux qui marchent d'un pas trop sûr.

Il se glisse le long des murs,
Enigme, miracle ou mystère ;
Son ombre se dessine sur
Tous les inconnus de la terre.

29 novembre 1922.

LES RÊVES

A Pierre Frondaie.

Les rêves bourdonnant qui s'allongent le soir... OLD SONG

Ce soir, tout rêve et seul, je suis sans rêverie :
 On entend bourdonner les rêves sur les toits ;
 La lucarne est ouverte — elle aspire la vie
 Et les rêves pour ceux qui dorment sous les toits.

Ils touchent en frôlant comme un rayon de lune
 Ceux qui dorment plongés dans le néant des nuits.
 Et par l'air, l'air stagnant comme un fond de lagune,
 Les rêves ont passé sur les toits cette nuit...

Les rêves sont venus exhalés par la ville,
 Encor tout odorants de joie et de travail
 Et de peine sur peine où la peine s'empile...
 Les rêves sont venus reposer du travail.

Il en est qui sont blancs, — une âme nuptiale, —
 Il en est qui sont blancs comme un visage mort,
 Puis il en est de noirs à la face brutale
 Qui font revivre en nous les ennuis qui sont morts.

Les rêves ont passé cette nuit par mon toit.
Cette nuit j'ai rêvé que je dormais sans rêve.
Les rêves sont venus avec leur teinte à moi
Car mon rêve se vit et ma vie est un rêve.

Toujours sollicité par la même ambiance
— Le rêve sans répit que chasse le matin —
Je voudrais quelquefois vivre cette espérance :
Que mon être fût rêve et partit le matin...

28 avril 1923.

LA MAISON DONT ON VIENT D'ENLEVER
LES TAPIS

Plus de pas étouffés sur le moelleux tapis ;
L'escalier dénudé résonne de silence...
Il semble qu'on entend chaque marche qui pense,
Ou qui pleure en quittant le moelleux des tapis.

On entend le tic-tac de l'horloge aux mansardes,
On l'entend à la porte et terriblement nu,
Il nous semble sonner l'heure de l'inconnu
Où la mort se faufile et gagne les mansardes.

Et la maison a froid et son âme est partie.
Le salon est encore plus nu que le grenier :
Il sourit aux festons du rictus contracté
D'un visage brillant dont la vie est partie.

En heurtant le plancher, on fait lever l'écho.
L'écho triste dormait, voici qu'il règne en maître ;
Il n'est plus comprimé jusqu'au fond de son être
Par le tapis moelleux qui brise les échos.

Les souvenirs, les souvenirs partout s'assemblent,
Les souvenirs des deuils, les souvenirs des deuils
Qui passèrent jadis par la pierre du seuil.
Les souvenirs de mort se pressent et s'assemblent.

La maison semble alors quelque grand mausolée
Où des fantômes noirs, frappant le marbre nu,
Fantastiques héros de gestes inconnus,
Rendent le cœur plus froid que leur froid mausolée.

Oh la pauvre maison, ainsi qu'un cœur meurtri,
A perdu le ressort qui console des peines...
Et les bruits inconnus dont la maison est pleine,
Serait-ce quelque pleur coulant des murs meurtris ?...

28 juillet 1922.

LA MAISON ABANDONNÉE

Le soleil ne remue à travers les volets
Que des tourbillons blancs de poussière vétuste,
Et le vent en sifflant est lui-même inquiet
Quant il frôle le mur où meurent des arbustes.

Des arbustes sans forme à l'abri de tout bruit
Y cachent leur misère au contact du silence.
Le silence est celui du milieu de la nuit,
Où les heures sans fin craintivement s'avancent.

Oh la maison sans maître est, elle, morte aussi !
Ses murs abandonnés, calfeutrés de silence,
Ne rendent plus l'écho des pas longtemps enfuis.
Seul le lierre jauni tristement s'y balance.

Et même les oiseaux n'y forment plus leur nid.
Ils fuient comme la mort cette maison sans maître.
Le corridor est sombre et les chambres sans bruit,
Et l'on n'ouvre jamais les volets des fenêtres.

6 juin 1922.

XXVIII

LE PIN

J'ai fait planter un pin à l'ombre de mon toit.
Je regarde pousser dans ses rugueuses branches
Le bois dont on fera les hermétiques planches
De mon cercueil de bois de pin : mon dernier toit.

Je regarde pousser le pin dans la lumière.
Plus tard il me dira la chaleur du soleil,
Le souffle de la mer et le printemps vermeil,
Quand mes yeux se seront fermés à la lumière.

Il dira la langueur de l'azur vers midi,
Le toit qui se penchait pour lui donner de l'ombre,
Les volets clos, le vert gazon, les fleurs sans nombre,
Il versera sur moi le soleil de midi.

Il parlera de mon travail ; des espérances
Que je conçus en m'appuyant à son tronc noir,
Et la force du jour et la fraîcheur des soirs.
Mon cercueil sera plein de vieilles espérances.

4 juin 1923.

XXIX

LA FORCE

S'appuyant sur les monts, elle ombrage la plaine
Du long frémissement de son péplum sanglant.
Elle n'a plus de grâce et respire le sang.
Le sang faible rougit sa tunique de laine.

Elle heurte, elle broie un peuple à chaque pas.
Sa tête fière et laide, on la hait chez les hommes,
Et pourtant chaque peuple, en ce monde où nous sommes,
Désire l'enchaîner à ses chars de combats.

Alors, regardez-la qui redresse le torse ;
Ainsi qu'une amazone, elle a brûlé ses seins
Car ils sont sans raison : elle ne nourrit rien.
Elle nous fait mourir : elle vit, c'est la force.

4 juillet 1922.

XXX

DOULEUR

A. M. A. Bouchery.

Lorsque le soir descend sur les toits des usines
Et qu'on sent dans la foule un restant de bonheur
Il est des yeux hagards que fixe le malheur
Et des cœurs pleins de nuit où la peine bruine.

Lorsque tout se repose et que les fleuves gris
Ralentissent leur course et reflètent les astres,
L'impitoyable fleuve où roulent les désastres
Entraîne la douleur dans l'océan des nuits.

Lorsque la nuit descend sur les toits des fabriques
Les tours usés et las peuvent se reposer :
Mais le tour des douleurs n'est jamais fatigué :
Il tourne dans la nuit les désespoirs tragiques.

29 décembre 1921.

PLAINTE DES FEMMES D'ILION (1)

À Jean de Sturler.

Nous ne reverrons plus Ilion la divine,
Ni ses palais dorés, ni le Scamandre bleu,
Ni le blanc Pélion que l'aurore illumine,
Ni la plainte sanglante où luttèrent les Dieux.

Adieu, Ville de rêve aux grandes places blanches,
Où nous passions, enfants, le calme de nos jours,
Adieu, ta source chaude où le saule se penche,
Adieu, tes remparts blancs et tes blancs carrefours.

Lorsque nous dormirons sur la terre étrangère,
Et lorsque loin de toi, lasses, nous pleurerons,
Filant le long ennui que la peine exaspère,
Nous penserons à toi, Ville que nous aimons.

(1) Ce poème obtint le premier prix au concours de poésie organisé par le Cercle Artistique de Namur.

Comme le flot des mers s'éloigne à la marée,
Ville, nous te quittons pour le lointain exil,
Et le dernier flambeau qui brille sur Sygée
Illumine les pleurs qui perlent à nos cils.

Comme le migrateur entraîné par l'orage,
Fatigué de lutter dans un trop grand effort,
S'abat sur l'inconnu d'un aride rivage,
De même nous allons vers les villes du Nord!

Mais les flots reviendront s'étendre sur la rive,
Et l'oiseau volera de nouveau vers son nid :
Nous ne reverrons plus, hélas! pauvres captives,
Ilion la divine aux remparts de granit.

14 juillet 1922.

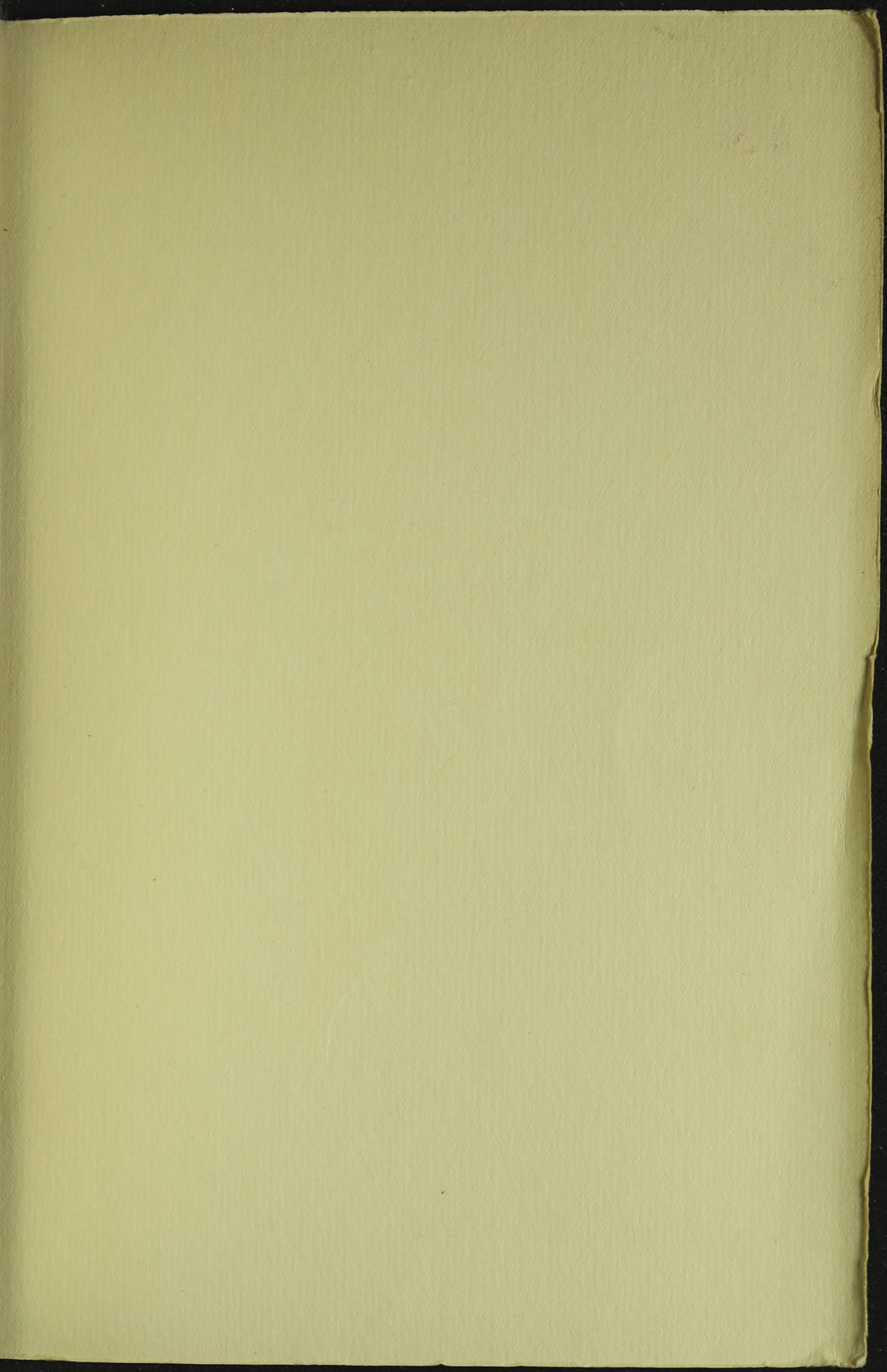
TABLE

	PAGES
I. L'Autre Rive	7
II. L'Aveugle	8
III. Les Voix	9
IV. Spleen	10
V. Moi	11
VI. Attente	12
VII. Les Vieux	14
VIII. Sous Terre	15
IX. Vide d'Opium	16
X. Bibelots	17
XI. Nemesis	18
XII. Temps	19
XIII. La Lampe	20
XIX. Nuit	22
XV. L'Île des Rêves.	24
XVI. Litanie	26
XVII. Sud	28
XVIII. Pinceau	29
XIX. L'Heure du Thé	30

	PAGES
XX. L'Horloge	31
XXI. Le Berger	32
XXII. La Glace	33
XXIII. Derniers Jours d'Été	34
XXIV. Mystère	35
XXV. Les Rêves	36
XXVI. La Maison dont on vient d'enlever les tapis	38
XXVII. La Maison abandonnée	40
XXVIII. Le Pin	41
XXIX. La Force	42
XXX. Douleur	43
XXXI. Plainte des Femmes d'Ilion	44

Bruxelles
 Imprimerie Veuve Monnom (S. A.)
 Rue de l'Industrie, 32
 1923

MUSÉE DE LA LITTÉRATURE



*Des presses
de l'Imprimerie Veuve Monnom,
Rue de l'Industrie, 32,
Bruxelles.
1923*

PRIX : 10 FRANCS.